

IX  
UNE VISITE  
A LA MAISON DE GOETHE

---

I

Revenant d'Allemagne ces jours derniers, je m'arrêtai à Francfort pour visiter la maison natale de Goethe. Les compatriotes du poète ont eu la piété de la conserver intacte. Ils y ont amassé quelques reliques recueillies un peu partout, et, sur l'arrière, ils ont construit un petit musée gothéen auquel le voisinage de la maison donne sa pleine valeur. Nous négligeons trop en France cette excellente habitude qui consiste à maintenir en son entier le cadre matériel où travailla un illustre artiste. Il y a là pourtant un véritable intérêt civique. La personnalité morale d'une ville et d'un pays est faite du souvenir de leurs grands morts. Rien n'est indifférent de ce qui colore, de ce qui anime ce souvenir, de ce qui le rend présent, réel, comme concret. Il y a là aussi un haut intérêt d'en-

seignement. La figure des choses parmi lesquelles vécut un noble écrivain se raccorde à son œuvre pour la compléter et l'éclairer. Nulle part le rapport exact de l'artiste avec son milieu, cette recherche propre de la critique moderne, ne se perçoit avec plus d'aisance, plus de sûreté qu'au contact des objets qu'il a regardés, maniés, utilisés. Ce fut tout le travail de Sainte-Beuve, d'obtenir à force de documents ce phénomène de résurrection rétrospective que procurent au visiteur d'un après-midi quelques meubles entre de vieux murs.

Ce que cette maison de la *Grande Rue du Cerf*, révèle d'abord, c'est le degré où le romanesque auteur de *Werther*, le romantique poète de *Faust* fut dans la réalité un grand bourgeois allemand. Tout, dans cette demeure où il naquit, dénonce l'établissement sérieux et définitif d'une famille de la classe moyenne qui s'installe avec réflexion et pour de longues années. Pas de luxe inutile. Pas de prétentions. Il ne s'agit point pour Jean-Gaspard Goethe, le nouveau conseiller, d'étonner par l'étalage de sa fortune ses concitoyens qui ont tous connu son père aubergiste et son grand-père tailleur. Il veut seulement tenir son rang actuel et dans des conditions qui assurent à lui et aux siens une jouissance entendue de son bien-être, mais sans appareil. S'il a son chiffre, J.-G. G. — Johann-Gaspar Goethe — sur la grille de la porte et sur la rampe de l'escalier, c'est qu'il a commandé lui-même ces pièces en fer forgé au

meilleur fabricant de Francfort. Ces initiales disent l'orgueil simple du propriétaire content de son achat. Aucun faste d'ailleurs dans cette habitation marquée à son nom comme un service d'argenterie. Les sept fenêtres à petits carreaux de la façade éclairent au premier étage trois pièces de réception, étroites, et qui ne sauraient se prêter qu'à des dîners ou à des soirées d'amis. Un poêle de faïence à fleurs roses, que l'on charge du couloir, suivant la mode du pays, — un papier de tenture à dessins chinois, — un parquet destiné à être semé de sable blanc, — quelques meubles de noyer incrusté, — de grêles appliques en verre de Venise rapportées d'Italie : voilà ce qui reste des modestes splendeurs où M. le conseiller prèlassait son importance, et aussi une lanterne à deux bougies, pour les sorties de Mme la conseillère!

— « Si elle avait été noble, elle aurait eu trois bougies. Si elle avait été une simple dame, elle n'en aurait eu qu'une... »

En prononçant cette phrase, le gardien qui montre cette relique ne répète pas un simple boniment de musée. Il éprouve visiblement ce respect devant les choses de la hiérarchie, si profond chez l'Allemand, et qui demeure dans la physiologie de Goethe lui-même, un des traits les plus marqués. Ce même respect, cette fois appliqué d'une manière bien étrange, se retrouve dans les discours du guide, lorsque, arrivé aux appartements du second étage, et après avoir traversé la chambre à coucher, puis la petite galerie de pein-

ture, il désigne une fenêtre d'angle de la bibliothèque :

— « C'est ici, » s'écrie-t-il, « que le père de Goethe le regardait, quand il allait, à la brasserie, voir Gretchen, sa première liaison!... »

Et tout de suite, comme si les aventures amoureuses se confondaient, pour le brave homme, avec les dignités dont le poète fut revêtu, il va de muraille en muraille, il commente les tableaux et les esquisses où Goethe est représenté : — ici regardant la miniature de Mme de Stein, — là offrant un gâteau à Frédérique de Sesenheim, — ailleurs prenant congé de Charlotte, — plus loin, en Italie, mêlé à des danses de femmes du peuple. Il faut croire que cette admiration devant les expériences sentimentales du grand écrivain a bien été celle des organisateurs de la maison, car ils ont joint à ces portraits et à ces gravures toutes sortes d'objets ayant appartenu aux amies de Goethe : une jaquette de Frédérique, des bijoux de Lolotte, des autographes de Lili, — le tout pêle-mêle avec des papiers relatifs aux Lutz, aux Schellhorn, aux Textor, aux Lindheimer, les ancêtres plébéiens du maître de Weimar, et à des documents par centaines sur Herder, Jacobi, Schlosser, — tous les personnages, en un mot, qui figurent dans *Vérité et poésie*. Il semble que la thèse hardie d'éthique individuelle qui circule d'un bout à l'autre de cet étrange livre ait été admise par ces honnêtes Allemands, et qu'ils considèrent l'inconstance du cœur avouée par le poète comme une condition de son

puissant génie. Ou peut-être — car un culte si profondément national transforme la personne qui en est la matière en une espèce de symbole — peut-être cette admiration pour les aventures galantes du fils du conseiller n'est-elle qu'une façon de reconnaître et de célébrer diverses nuances de la sensibilité germanique. L'individu qui fut Goethe se transforme en une série d'êtres représentatifs. Dans l'amoureux de la brasserie, les dévots du musée ne saluent-ils pas le sentimentalisme à la fois naïf et un peu brutal de l'étudiant allemand? Dans l'attentif de Frédérique et de Lili, c'est le charme des fiançailles bourgeoises qu'ils respirent. Dans le jeune courtisan aimé de Mme de Stein, ils entrevoient la poésie, sacrée pour eux, d'une intrigue de cour, comme ils goûtent, dans les aventures du voyageur d'Italie, cette autre poésie, l'ensorcellement de l'homme du Nord par la volupté du Midi, la nostalgie de l'éternel Faust pour l'éternelle Hélène.

## II

Tous ces êtres, et bien d'autres encore, Goethe les fut réellement, avec une sorte d'ingénuité dans la complication. Il fut avant tout et par-dessus tout — et c'est par cela qu'il dépasse l'Allemagne et rentre dans la psychologie européenne de notre

âge, — le fils d'un notable bourgeois, — mais un fils émancipé et qui a voulu changer de milieu, aller à la cour et devenir un noble. Voilà ce que la vieille maison rend plus perceptible encore, par tous les aspects de son intimité, en nous faisant comme toucher, comme palper, la densité d'atmosphère locale où ce phénomène de déclassement a commencé. Cette saute de milieux est l'universel fait démocratique qui, depuis cent ans, pris et repris sous vingt formes diverses, circule dans toutes les littératures. Les jeunes gens de Balzac ne sont que cela, des plébéiens en transfert de classe (1). C'est le thème du *Rouge et Noir* de Stendhal, du *Ruy Blas* de Victor Hugo, comme de la *Madame Bovary* de Flaubert, du *Pères et Enfants* de Tourguénieff, comme du *Vingtras* de Vallès. Ce transfert manifeste le constant divorce que propagent, entre l'éducation et la vie, les progrès des connaissances et la facilité de leur assimilation. Toute créature qui se raffine par la lecture et la pensée risque de ne plus se trouver en complet rapport avec son origine. Alors, ou elle se révolte contre le milieu dont elle souffre, ou bien elle s'efforce d'entrer dans un autre. Telle la plante dont les racines feraient éclater le vase où elle a grandi, et qu'il faut dépoter. L'originalité frappante de Goethe, c'est que la transplantation s'accomplit pour lui dans l'équilibre et dans la santé, au lieu que, chez la plupart des enfants du

(1) Cf. p. 143 et suiv.

siècle, ç'a été le principe d'horribles maladies morales. Dans une page éloquente de sa *Littérature anglaise*, Taine, étonné de cet équilibre où vieillissait Werther guéri, l'expliquait par l'intelligence : « Tâche de te comprendre et de comprendre les choses... » Il ramassait en ces termes l'enseignement de cette noble vie. Taine n'avait raison qu'à demi. Le souverain intellectualisme de Goethe s'appuyait sur un élément plus inconscient et moins volontaire. Sa destinée aura certes dû une partie de son bonheur à la sagesse de sa réflexion, mais, cette sagesse même, le grand homme l'aura due surtout au fait que sa haute culture a été un moment de la culture de sa race. Il est sorti de ce milieu héréditaire dont la vieille maison est le témoin. Ce n'est pas Goethe seul qui a changé de classe, c'est toute sa race en lui et avec lui.

### III

Une famille qui monte lentement, patiemment; qui, des métiers manuels, s'élève à des travaux moins serviles, puis à une fonction plus haute; des mœurs nationales qui se prêtent à ce développement et qui assurent à l'héritier génial du forgeron, de l'aubergiste, du tailleur et du légiste, la protection d'un prince intelligent, après avoir assuré aux aïeux la sécurité d'une ville libre, telles

furent les conditions où Goethe a évolué. Le magnifique résultat humain obtenu de la sorte démontre, une fois de plus, cette vérité dont toute l'Angleterre est l'évidente preuve : que la meilleure forme de civilisation, la plus favorable à l'individu comme à la masse, est une *aristocratie recrutée*. C'est la doctrine politique vraiment conforme à la nature et à ses procédés de développement gradué. Goethe s'en rendait bien compte, lui qui avait passé tant d'années à étudier les métamorphoses des plantes. C'est pour cela qu'il éprouvait devant la Révolution française ce sentiment qui fut aussi celui de Burke, ce Burke dont le grand esprit gémissait avec tant d'éloquence : « Je hais de voir détruire. Je ne peux supporter l'idée d'aucun vide dans la société, d'aucune ruine sur la face de la terre. » Comme l'admirable orateur anglais, Goethe reconnaissait dans la prétention de se passer du temps et de reconstruire une société *a priori* d'après les seuls principes rationnels, une des plus redoutables erreurs où les théories d'une philosophie sans réalisme aient entraîné une nation généreuse. Il lui suffisait de regarder sa propre destinée pour comprendre l'inutilité de cette sanglante aventure. Il avait dans l'immédiat avortement de la méthode révolutionnaire une démonstration de cette erreur, moins évidente encore que l'heureuse histoire de sa famille. Les siens n'avaient-ils pas connu, en fait, tous les bienfaits de cette égalité au nom de laquelle les insensés de la nuit du 4 août ont sacrifié ce qui

n'était pas à eux : les privilèges de nos provinces, les droits de nos cités, les héritages des maisons, toutes les sources d'énergies locales demeurées intactes malgré la centralisation déjà excessive de la monarchie? Mais cette égalité, les parents de Goethe ne l'avaient-ils pas possédée à travers le temps, et sans qu'il en coûtât rien aux droits acquis des autres? Cette liberté, au nom de laquelle les barbares de 93 massacraient leurs adversaires et se massacraient entre eux féroce-ment, la forte existence provinciale de la ville du poète n'en avait-elle pas assuré l'utile usage à tous ses citoyens? Enfin, si la cruauté native de l'animal humain peut s'adoucir jusqu'à un peu de fraternité, n'est-ce pas dans un milieu de mœurs anciennes, où il y a eu de la durée, c'est-à-dire une longue usure réciproque des ambitions contradictoires, une pénétration constante des classes les unes par les autres? Ces idées, Goethe avait pu les vérifier par lui-même. Les enthousiastes de 89 ont pu vérifier aussi à quelle extrémité de misère leur méconnaissance conduisit la malheureuse France. Hélas! cette première expérience ne les avait pas guéris de leur utopie. Aujourd'hui seulement, quelques-uns d'entre nous commencent à comprendre combien avaient raison et le Goethe de la campagne de France, et le Burke des «*Réflexions*» et, chez nous, ce profond Rivarol, qui résumait d'une ligne prophétique tout le danger révolutionnaire : «*Un grand peuple remué ne peut faire que des exécutions...* » Est-il trop tard pour amender de

cette erreur, aujourd'hui séculaire, ce qui peut en être amendé? C'est la question que je me pose en regardant du seuil la vieille maison qui vient de me donner, rien qu'à la parcourir, une si forte leçon de choses, — cette relique vénérable d'une Allemagne d'avant l'irréparable année, cette Allemagne, que nous approchions à travers notre Alsace, et que nous pouvions aimer!...

Septembre 1898.